



André Durand présente

“*Printemps et autres saisons*”
(1989)

Recueil de cinq nouvelles de J.M.G. LE CLÉZIO

“*Printemps*”, résumé et commentaire (page 2)

“*Fascination*”, résumé et analyse (page 2)

“*La saison des pluies*”, résumé (page 4)

“*Le temps ne passe pas*”, résumé (page 4)

“*Zinna*”, résumé et commentaire (page 5)

Et un commentaire de l'ensemble du recueil (page 5).

Bonne lecture !

“Printemps”

Nouvelle de 90 pages

La narratrice est une jeune fille d'origine marocaine qui, habitant Marseille avec sa mère et restant attachée au couple d'Américains âgés qui l'avaient dans son enfance, à Mehdi, achetée et élevée dans leur propriété qu'ils avaient dû abandonner à l'époque de l'indépendance, en 1956, se remémore tout ce passé au moment où, arrivant à sa puberté, elle connaît une crise qui l'amène à faire une fugue, à se conduire comme son père.

Commentaire

La peur, la faim, le désir sexuel, la nostalgie, la fatigue physique, l'attente forment le récit allégorique d'une initiation qui ressemble à un chemin de croix.
Le Clézio se fit ethnologue pour raconter un mariage berbère.

“Fascination”

Nouvelle de 11 pages

Le narrateur, attablé dans un restaurant de luxe, voit le traverser, pour essayer de vendre des roses, une très vieille et affreuse tzigane, accompagnée d'une jeune femme à la beauté fascinante. Il se souvient alors qu'enfant, dix-huit ans auparavant, il les voyait sur le trajet qu'il parcourait du lycée à sa maison ; qu'un jour, la petite fille fut seule, mais que, trop lâche, ligoté par sa réserve de petit garçon de bonne famille, il ne sut pas répondre à son invite, eut peur de cet amour, de cette passion. Aussi, aujourd'hui, passe-t-elle près de lui sans s'arrêter, son visage portant «*une expression cruelle de dédain et de colère*».

Analyse

Intérêt de l'action

La nouvelle semble fondée sur un fait vécu.

Déroulement : À partir du début énigmatique (l'imprécision du référent de cet «*Elle*»), l'apparition d'une femme dont la beauté est douloureusement ressentie par le narrateur parce que la distance sociale est flagrante, l'auteur maintient le lecteur sur le qui-vive en faisant découvrir, comme le découvre peu à peu le narrateur dans la progression dans ses souvenirs, que cette distance a déjà été la cause de son incapacité, au moment crucial de la nouvelle (page 119), alors qu'il était enfant et qu'il était attiré par cette fille, de répondre à l'invite qu'elle lui avait faite. Le récit est construit sur plusieurs regards d'invite de la part de la femme pour aboutir à ce dernier regard qui se détourne «*avec une expression cruelle de dédain et de colère*» (page 120).

Chronologie : Le jeu avec les temps est particulièrement intéressant puisque, surtout au début et de façon énigmatique, le présent et le passé sont étroitement unis (par exemple, page 113 où, «*l'irrégulière frontière du temps*» étant «*abolie*», il y a un retour en arrière brusque puis un retour au présent, page 114, un retour en arrière, tandis que, page 115, les deux temps sont mêlés. De façon générale, à la scène dans le restaurant, qui ne dure que quelques minutes, se greffent les souvenirs de quelques mois de l'enfance et des dix-huit ans qui ont suivi.

Le point de vue, subjectif, nous fait pénétrer dans le délire du narrateur.

Intérêt littéraire

Le texte se caractérise par une rare intensité et une grande finesse dans le rendu des émotions et des sentiments, les mots et les phrases de Le Clézio étant constamment étonnants. C'est d'abord l'«annonciation» de ces deux femmes, «venues du mystère de la nuit, pareilles à des fantômes», qui sont «comme réfugiées dans cette salle immense» où tout à l'heure «une rumba va creuser un vertige». Elles sont appelées tantôt «tziganes», tantôt «gitanes», tantôt «bohédiennes», tantôt «saltimbanques». La vieille mendicante à la «sébile aigriarde» (hypallage et création), a un «regard de sorcière, un visage en lame de couteau». La jeune «gitane, fée vêtue de noir, exilée de toute vie réelle, dansante comme une ombre», qu'«un plafonnier éclairait comme un projecteur sur une scène de théâtre», a une «beauté presque inconcevable, une beauté éblouissante... qui était éternité, vérité», un «pâle visage de fantôme, un pur regard» dont «les orbites sont comme celles de la mort», un «regard d'animal sauvage» qui «a flambé comme un cierge», une «flamme sombre dans ses prunelles». On peut remarquer cette autre hypallage : «l'ombre humide du sous-sol».

Quant au narrateur, il pousse un «cri muet», il est en proie à l'«ivresse», il ressent «un incompréhensible et stupide bonheur», il est «perdu par le gouffre d'un regard» qui l'«envahit et le libère», le «change», il passe par «le pont du regard» et il arrive sur «l'autre versant de moi-même» où «j'étais moi-même, enfin, de nouveau moi-même», il se rend compte que «rien de ce que je vivais, rien de ce que j'avais vécu n'était au hasard, mon cœur cherchait à briser la prison de sa cage, les plans sont des labyrinthes, les projets des mascarades et des leurres». Puis «le temps les a englouties».

Les lieux mêmes sont chargés de signification : la «salle immense au bruit de volière», le «boulevard d'enfer», le «bâtiment semblable à un grand paquebot vide» qui montre des «fenêtres au regard aveugle», dont les étages supérieurs sont comme «le pont des navires de luxe» tandis que le sous-sol, c'est «la prison où l'on disait que vivaient les esclaves» et ils en sortent «à la manière des prisonniers qu'on aère dans les cours vides des bâtiments carcéraux, la prison du lycée».

On peut regretter la présence de l'un de ces anglicismes à la mode en France : «squattérisé». Mais le texte est celui d'un grand écrivain, d'un des plus grands écrivains français actuels !

Intérêt documentaire

On peut déterminer que l'action se situe dans le Sud de la France, près de l'Italie. Comme il est question aussi de «la corniche», on peut en déduire qu'on est sur la Côte d'Azur. Une recherche rapide révèle, d'ailleurs, que Le Clézio est né et a longtemps vécu à Nice. Mais c'est très accessoire : ce qui compte, c'est la différence de classes sociales : le narrateur appartient à une bonne famille, va au lycée, est maintenant client d'un restaurant luxueux, ce qui accroît encore l'écart, l'indique bien (car auparavant on ne pouvait savoir exactement ce qui sépare les protagonistes) alors que cette fille est une pauvre. Son statut est indistinct : il n'est pas sûr qu'elle soit une gitane (ce qui permettrait le romantisme de l'opposition entre les nomades et les sédentaires) car, dans ce cas, elle appartiendrait à une grande famille nomade alors qu'elle reste au même endroit, un logement en sous-sol, avec cette grand-mère inquiétante qui la surveille étroitement, comme le veulent leurs moeurs archaïques ; elles doivent être des immigrées, donc des réprouvées dans la société française actuelle, ce qui crée encore un autre écart, celui de la langue, de la culture. Elles sont même comparées à des esclaves.

Intérêt psychologique

Il faut constater que la vieille femme n'est pas vraiment un personnage : elle n'est qu'en arrière-plan, simplement sévère, apparemment méchante.

Sa compagne, elle, connaît toute une évolution : elle a d'abord été une «petite fille émue, sous l'emprise de sa grand-mère» puis qui a su répondre à son sentiment, qui a fait un premier pas vers le petit garçon, qui lui a demandé ce qu'il voulait, qui lui a indiqué que sa grand-mère n'était pas là, qui, maintenant, est profondément blessée du refus de son amour.

Le jeune garçon a fui, et c'est ce manque de courage devant l'inconnu, cette lâcheté devant l'amour, cette réserve de petit garçon de bonne famille, ce conformisme bourgeois (importance accordée aux apparences, sensibilité aux préjugés, souci de l'opinion d'autrui), qui lui valent aujourd'hui le mépris de la jeune femme, et lui font éprouver des remords.

Intérêt philosophique

La nouvelle soulève la question de la distance entre les classes sociales, du racisme, qui sépare irrémédiablement ces deux enfants. Elle est à rapprocher de "*Le temps ne passe pas*" où il y a le même rapport entre Zoubida et le petit garçon bourgeois. On peut regretter que le narrateur n'ait pas su répondre à l'invite de la petite fille, mais, s'ils s'étaient rapprochés, ils n'auraient pu rester longtemps ensemble. L'auteur fait bien apparaître l'opposition entre, d'une part, la pauvreté, la liberté, et la beauté et la noblesse, et, d'autre part, la gêne, la laideur, la mesquinerie, etc. du narrateur et des autres clients. Il critique donc la bourgeoisie, la société occidentale, fait l'éloge du Tiers-Monde, des immigrés (ligne constante dans son œuvre).

On peut remarquer aussi la différence de comportement entre les garçons et les filles (et c'est dans tout le recueil que les femmes sont plus sensibles que les hommes).

On peut enfin dégager l'idée de ces grandes amours qui ne sont que des rêves, mais qui trouvent leur grandeur dans leur impossibilité.

"La saison des pluies"

Nouvelle de 34 pages

Gaby, une créole de l'île Maurice, néglige Ti coco, son ami d'enfance, pour l'amitié d'une Indienne. Elle part en France, et y épouse un jeune bourgeois. Mais sa famille la rejette, et il disparaît au début de la guerre de 39-45 alors qu'elle a un jeune enfant. Elle connaît la maladie, la misère dont elle est sauvée par une miraculeuse pension. Elle revient à l'île Maurice pour y retrouver l'Indienne qu'elle cherche en vain. Mais Ti coco est toujours là, aussi fidèle, lui qui, à son insu, avait payé la pension.

"Le temps ne passe pas"

Nouvelle de 11 pages

Le narrateur, devenu adulte, retrouve la photo de sa classe que lui avait donnée Zobéïde, une petite fille du bidonville que, petit garçon bourgeois, il avait suivie plusieurs jours. C'était elle qui l'avait abordé, qui lui avait donné des baisers fougueux, gardant toujours l'initiative. Ainsi, un soir, où il avait reçu un coup dans une bagarre, elle le conduisit sur une terrasse où ils parlèrent et où elle s'endormit. Mais elle refusait tout rendez-vous, et disparut un jour totalement.

“Zinna”

Nouvelle de 29 pages

Dans une ville du Sud de la France, le jeune Arabe Tomi, qui est un petit délinquant, rencontre Zinna, une jeune Juive misérable émigrée d'Afrique du Nord. Mais elle a appris à chanter, et elle intéresse le narrateur qui enseigne au conservatoire, au point qu'il en néglige sa femme qui est souffrante. Cependant, Zinna a été remarquée par le riche Orsoni, et avec lui mène quelques années la grande vie avant de se retrouver, accrochée à la drogue, dans une misère pire que celle d'avant où Tomi reste son ami fidèle.

Commentaire

Ce quasi roman (l'aperçu rapide sur Orsini, à lui seul, ferait un roman) suit une courbe qui fait aller l'héroïne de la misère à la gloire pour la faire retomber dans une misère encore pire, avec un sentiment de la fatalité qui est marqué par des projections. La nouvelle est d'ailleurs, comme un roman, découpée en chapitres, et il y a changement de narrateur de l'un à l'autre : le narrateur objectif qu'est l'auteur et le narrateur subjectif, impliqué dans l'histoire, Jean André Bassi, violoncelliste à l'Opéra.

Le Clézio déploie comparaisons ou métaphores : la fenêtre a «*comme des yeux d'aveugle*» (page 141), «*la flamme au-dessus de sa chevelure*» (page 146), les restaurants «*comme des paquebots*» (page 148), le désir «*comme une brûlure*» (page 153), «*le regard de métal dur*» (page 155), «*déesse*» (page 156).

Il emploie des mots rares comme «*hémérothèque*» (page 151), mais aussi ces anglicismes qui plaisent tant aux Français : «*dealer*», «*sniffer*», «*shooter*», qui concernent le monde de la drogue. Celui-ci fait une part de l'intérêt documentaire de la nouvelle, avec le passé marocain de Zinna (les souvenirs de Mellah, avec des mots arabes comme «*souk*», «*fondouc*») qui, juive, fait connaître le Maghreb à Tomi qui doit être un Maghrébin de «la seconde génération», né en France où il a connu les foyers d'accueil (les Herbaut), le Centre, et, maintenant, est un petit délinquant ; or le professeur de violoncelle vient, lui aussi, d'Afrique du Nord, et est juif lui aussi : Le Clézio se plaît à montrer le brassage ethnique qui se fait en France, brassage culturel aussi puisque la musique occidentale la plus raffinée n'est plus réservée aux bourgeois, aux Occidentaux.

Un tableau est fait aussi du monde de la musique, du rapport qui s'établit entre les paroles de l'opéra de Mozart, et l'amour que le narrateur éprouve pour Zinna. Leur relation est pathétique, n'aboutissant jamais à autre chose qu'à de l'amitié, même s'il est plein de désir pour elle, car il est trop jeune, et ils sont déjà trop séparés culturellement par la musique qui est le lien avec le professeur qui, lui, est trop âgé.

S'impose donc toute une réflexion sur cette impossibilité de trouver le vrai amour, Orsini n'étant qu'un séducteur, qu'un prédateur qui prend et rejette les femmes. Mais ce qui reste, c'est l'amitié. Un pessimisme est inscrit dans le fait que ce don extraordinaire permet de sortir de la misère, propulse dans une ascension suivie d'une chute, comme s'il devait être impossible d'échapper vraiment à sa condition.

Commentaire sur le recueil

Ces nouvelles mettent en scène des enfants, des jeunes filles, des lycéens, des adolescents marginaux et solitaires, une chanteuse, pour tenter de dire la fragilité, l'étrangeté et la recherche de l'amour, la recherche de soi-même, l'errance et l'appartenance, la mémoire ou l'oubli, le temps qui ne passe pas et les lieux anciens qui s'enfuient. Les personnages sont prisonniers de la ville, victimes d'une humanité urbaine égoïste et cruelle. Leurs itinéraires sont ceux d'innocents perdus dans un monde industriel désaccordé. C'est le tragique contemporain à l'état pur que Le Clézio, animé du désir de compréhension des humiliés, observe avec une déchirante compassion qui n'est pas

éloignée des réflexions morales de Camus sur les troublantes noces du soleil et de la misère. Le livre est douloureux, hérissé d'incertitudes. La prose, atonale, est traversée de failles, d'inquiétudes, de saillies douloureuses, de brèves extases matérielles.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)